

DANS LE SALON DE

INGA SEMPÉ

“Seule la vie quotidienne m’intéresse”

Son intérieur va à l’opposé des décorations minimalistes ou chichiteuses. Chantre de l’anti-épure, la designer n’aime rien tant que la poésie des objets simples, des jardins et des mots. Portrait d’une personnalité au caractère bien trempé.

par Élisabeth Lazaroo / photos Laura Stevens

Au cœur du populaire 10^e arrondissement parisien, cette ancienne manufacture de boulons et d’agrafes pour jupes et soutiens-gorge a gardé toute son âme du début du siècle dernier. Comme un immeuble de Brooklyn à la française, le bâtiment en brique de sept étages, œuvre de l’architecte Lucien Bonnier, ardent défenseur du pittoresque, s’érige en sentinelle de la bonne humeur, devant des barres d’habitations en béton tristement banales. À ses pieds, une oasis de verdure. À l’étage, aux balconnières en acier brut noir, le jardin secret de Inga Sempé. « *Le rêve de ma vie, c’est d’avoir un jardin. Je l’ai aux fenêtres, c’est la dose de campagne qui me suffit à Paris. Mais bon... on ne peut pas se promener dedans* », plaisante-t-elle. Ce matin d’avril, le ciel de Paname s’est habillé du voile d’un jour sans soleil. Les grandes fenêtres du salon, au premier étage, laissent entrer les rayons tamisés comme pour mieux révéler l’inventivité et la poésie des objets du quotidien de la designer. Inga Sempé en pince pour la quincaillerie, les belles mécaniques, les objets simples mais audacieux. Couverts, assiettes, râpe à fromage... On lui proposerait de dessiner une broquette, elle trouverait ça très glamour.

DONNER DES NOMS AUX OBJETS

Ici, pas d’esbroufe, ni d’épate bourgeoise. Loin des standards prétentieux des intérieurs de designers qui se la racontent sur papier glacé, Inga règne en dissidente du chichiteux, du plein la vue, du bon chic, bon genre minimaliste. « *Je déteste les endroits avec un seul objet, une petite chaise, une petite table toute droite... J’ai horreur de l’épuration.* » Elle a accroché sa lampe baladeuse Mousqueton à la branche du caoutchouc du salon, pincé l’ingénieuse petite lampe Île, sa fierté, sur le bord de Grande Lunatique, la table basse télescopique, tandis que Ruché, son canapé iconique créé pour Ligne Roset, comme une couette jetée sur une banquette légère, trône, en toute modestie dans le séjour baigné de lumière. Confortable, il invite à la sieste, que cette obstinée du design démocratique adopte certains après-midi. Sur un caisson Joe Colombo vintage à roulettes, envahi de centaines de feutres à dessin, est posé un ouvrage de l’artiste plasticien Donald Judd. Il appartient probablement à son mari, Ronan Bouroulec, autre grand talent français du design. Inga n’aime pas les livres d’images, ni de design. Elle leur préfère les mots. « *Ils sont très importants pour moi. Je nomme toujours mes objets.* »

Pour notre séance photo, cette grande femme blonde et sportive de 55 ans – elle joue au tennis trois fois par semaine et marche jusqu’à 20 kilomètres en une seule

ournée – s’est assise en lotus, le dos bien calé dans son Ruché. Elle pourrait rester ainsi pendant des heures, dans sa position préférée. Une posture jugée trop raide pour Laura, notre photographe, qui tente un compromis, en vue d’assouplir ce caractère bien trempé. « *Vous êtes un peu rigide sur la photo...* » « *Si j’étais mon père, je l’aurais pris comme un compliment* », ironise la designer. Jean-Jacques Sempé, illustre dessinateur de presse, père d’Inga et du *Petit Nicolas*, qui ne l’a pas élevée, avec lequel elle n’a pas grandi. « *Je vivais en couple avec ma mère* », précise-t-elle, sans ambiguïté. bercée dans l’art depuis sa tendre enfance, elle a tout essayé. La peinture à l’huile, la gouache, l’aquarelle, le fusain. C’est une culture familiale. Sa mère, Mette Ivers, est artiste. Originaire du Danemark, sa beauté renversante l’a conduite dans sa jeunesse sur les podiums du couturier français Jacques Fath, avant de vivre un grand amour avec Albert Camus, qu’elle rencontra au Café de Flore un jour de 1957, trois ans avant la disparition de l’écrivain.

Née à Paris en 1968, la petite Inga, donc, grandit dans le 6^e arrondissement. Bac en poche, elle se cherche. Enchaîne les petits boulots d’étudiant. Stage de modiste en 1986, assistante dans une agence de photographes, lectrice d’un mois aux éditions Olivier Orban, elle trouve tout nul et reteque un manuscrit de Serge Moatti. C’est lorsqu’elle s’intéresse à la couture qu’elle se pique de design. Le déclic viendra d’une émission sur l’École nationale supérieure de création industrielle, à Paris. Elle en sort diplômée en 1993, mais fuit l’esprit soixante-huitard moralisateur de l’établissement : direction l’Italie, pays qui l’a le plus influencée. Premier stage chez George Sorden, l’un des fondateurs du mouvement Memphis. Formation qu’elle poursuit dans les agences de deux monstres sacrés du design, l’Australien Marc Newson et la Française Andrée Putman. Pensionnaire en 2000 à la villa Médicis, à Rome, elle en tire une expérience, de son propre aveu, « *extraordinaire!* » C’est la chance de sa vie. Son talent tape dans l’œil des grands éditeurs,

Edra et Cappellini. En 2002, elle obtient le grand prix de la création de la Ville de Paris. Dix ans plus tard, Stockholm la consacre « *designer de l’année* ». Une reconnaissance au sommet, qui concrétisera sa renommée à l’internationale. Pas mondiale pour un sou, Inga voue une haine farouche au tape-à-l’œil. « *Je n’ai pas d’attachée de presse, je ne cours pas les vernissages. Je suis d’un naturel assez méprisant et hautain. C’est familial.* » Voilà qui est dit. On l’aura compris, Inga a la séduction à rebrousse-poil des gens directs. Au rez-de-chaussée de l’immeuble en brique, elle a planté son atelier studio. Foisonnant et sympathique petit bazar. Sa machine à coudre, qui l’accompagne depuis ses 14 ans, s’est fait une place au soleil, au milieu des étaux et des scies à bois. Sur les étagères, ses maquettes et sa dernière création. Bombance, une cocotte aux détails astucieux d’une collection en cinq tailles de céramique, pour Revol, l’entreprise familiale française de l’art de la table, fondée en 1768. Elles sortent en septembre 2023, dans des belles gammes de couleur, notamment en vert, comme les yeux d’Inga. Elle n’aime travailler qu’avec des entreprises qui l’intéressent, c’est l’échange humain qui la stimule.

LA NATURE JAMAIS LOIN

Elle vit au premier étage, avec son mari, leur fille Mette, 15 ans, et son fils Cornélius, 23 ans, né d’une première union. Forcément, à la maison, le design est un sujet de conversation. Ses journées commencent au café. Les musées, le théâtre, la culture... « *Rien à faire. Moi, ce qui m’intéresse, c’est d’aller au café : la vie quotidienne, les gens hypermélangés.* » Le pépiement du petit oiseau de son smartphone à chacun des SMS qu’elle reçoit nous rappelle que pour Inga, la nature n’est jamais très loin. Ni les animaux, qu’elle adore – « *même les cafards, je n’arriverais pas à les tuer* ». Elle a deux chattes, deux sibériennes. Câlina, Oupette s’est enroulée en écharpe sur ses épaules, le museau enfoui au creux du cou de sa maîtresse. Nitouche, elle, lorgne sur les croissants dont elle raffole. Inga vient d’en savourer deux, coup sur coup, entrecoupés de grandes rasades de café. La rébellion et la sincérité au fond des yeux, dont on ne peut saisir si leur couleur est azurée ou verte comme de l’eau claire. Inga, une « *objetiste* » engagée.

• LAURA STEVENS/MAGAZINE



Inga Sempé, assise sur le canapé Ruché qu’elle a imaginé pour Ligne Roset et entourée de ses créations : table télescopique Grand Lunatique (Ligne Roset), lampe portable Mousqueton (Hay), coupe en verres soufflés (Pilligrant), À ses pieds, tapis Mirage (Golran).